



**HAL**  
open science

Compte-rendu d'ouvrage - E. Danblon, L'Homme  
rhétorique. Culture, raison, action, Paris, Cerf, col.  
"Humanités", 2013, 238 p

Sébastien Urbanski

► To cite this version:

Sébastien Urbanski. Compte-rendu d'ouvrage - E. Danblon, L'Homme rhétorique. Culture, raison, action, Paris, Cerf, col. "Humanités", 2013, 238 p. 2015. halshs-01491462

**HAL Id: halshs-01491462**

**<https://shs.hal.science/halshs-01491462>**

Submitted on 16 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Compte-rendu d'ouvrage - Emmanuelle Danblon, 2013, *L'Homme rhétorique. Culture, raison, action*, Paris, Cerf, « Humanités », 238 p.**

Sébastien Urbanski

L'ouvrage se présente d'emblée comme très ambitieux : il s'agit de renouveler notre conception de la raison humaine. Nos sociétés et notre système éducatif accorderaient trop d'importance à la théorie, à la logique, à la délibération comprise comme recherche de l'argument valide, encadrée par des normes « déjà-là » qui permettraient d'éloigner, voire de censurer des discours jugés irrationnels. En même temps, il faut éviter l'écueil de l'irrationalisme : si la « parole rhétorique des débuts conserve [une] conception archaïque de la vérité qui est surtout synonyme d'efficacité » (p. 54), l'homme rhétorique d'Emmanuelle Danblon est un être rationnel. Simplement, il y a de la rationalité là où les Modernes tendent à considérer qu'il n'y en a pas.

Afin de débusquer la rationalité nichée dans des pensées humaines apparemment irrationnelles, l'auteur mobilise la philosophie, la linguistique, l'anthropologie et les sciences cognitives. Ce pari interdisciplinaire est sans doute risqué, mais on éprouve un véritable plaisir à voir, par exemple, les noms des neurophysiologistes Alain Berthoz ou Stanislas Dehaene dans des discussions consacrées à Nietzsche (p. 41, p. 60), celui de l'anthropologue cognitiviste Dan Sperber dans un commentaire de Platon (p. 157) ou Nietzsche (p. 91), celui du théoricien de la rationalité Jon Elster dans une réflexion sur le genre épideictique (p. 122), etc. Bref, il s'agit d'une interdisciplinarité authentique.

L'enjeu est exposé dans toute son ampleur dans l'introduction. L'homme contemporain sait que le monde ne dépend pas d'une volonté extérieure, mais surtout de l'homme lui-même, de ses pensées et de ses actions. Cette clairvoyance lui permet d'agir efficacement sur la société, mais elle est également source d'angoisse : « Comment pouvons-nous vivre dans un monde si complexe avec pour seul outil... nous-mêmes : nos facultés et nos décisions ? N'y a-t-il pas de guide ? Est-ce bien *raisonnable* ? » (p. 12). Une réponse consiste à parier sur nos capacités logiques, qui pourraient nous permettre de « maîtriser » le monde. Hélas, en dépit des ambitions totalisantes de nombreuses constructions théoriques, le monde ne sera jamais à notre mesure. Il est trop grand, trop complexe. C'est là que l'art rhétorique intervient : il nous permet de *figurer* le monde à notre mesure. Loin de brouiller la réalité, ce geste réconcilie

l'homme avec lui-même. Il lui permet de mettre le monde à distance pour « le comprendre et pour le dire, pour le critiquer et pour le célébrer » (p. 20). Dans cette perspective, l'expression sophistique « l'homme est la mesure de toutes choses » n'est pas relativiste – contrairement à une interprétation d'origine platonicienne – mais bien humaniste : elle suggère que la liberté suppose d'abord de se figurer le monde de telle sorte qu'il soit accessible. Sans le simplifier toutefois : en effet, l'homme rhétorique sait distinguer les genres, en parvenant à articuler, notamment, genre critique et figuration.

Ce propos constitue un développement de plusieurs idées déjà en germe dans un livre précédent du même auteur (*La Fonction persuasive. Anthropologie du discours rhétorique*, Armand Colin, 2005). L'hypothèse commune aux deux ouvrages est que la rhétorique des sociétés traditionnelles peut éclairer celle des sociétés sécularisées ou « laïques ». Plus profondément, l'auteur propose d'étudier l'articulation entre changements institutionnels et discursifs d'une part, et changements cognitifs d'autre part. Par exemple, quelles modifications neuronales permettent le passage de l'oralité à l'écrit, ou de la lecture indiciaire à la lecture moderne (p. 18) ? Certes, nous n'avons pas encore de réponses précises à ces questions, mais il y a de bonnes raisons de penser que « les changements cognitifs ne se produisent pas au même rythme que les changements institutionnels » (Danblon, *La Fonction persuasive, op.cit.*, p. 141). Par conséquent, la rationalité logique valorisée aujourd'hui, à travers des modèles à la Platon ou Habermas, n'est peut-être pas aussi prépondérante qu'il n'y paraît : notre façon de penser resterait redevable d'une rhétorique ancienne. Pour étayer cette thèse, l'auteur procède en deux temps, l'un critique (partie 1 « Comment on a écrit l'histoire »), l'autre plus programmatique (partie 2 « Comment se pratique la rhétorique ? »), la troisième partie (« La rhétorique ou l'art de rendre le monde humain ») étant surtout conclusive.

Une des grandes originalités du livre, comme on l'a dit, est de mobiliser des études éclairant le fonctionnement réel du cerveau humain. C'est que la rhétorique n'est pas seulement efficace et rationnelle, elle est aussi *naturelle*. L'exemple de la crédulité volontaire est éclairant. Il est parfois rationnel d'entretenir une certaine croyance face à une réalité trop dure. La rhétorique répond à ce besoin, comme dans le cas de Judith, une rescapée du camp d'Auschwitz qui voulait croire qu'elle n'était pas dans un camp d'extermination : « j'avais vaguement l'idée qu'on va vers la mort. Mais ça, je n'ai pas cru non plus » (p. 216). Le genre épideictique prend ensuite le relais. Des travaux de psychologie ont montré que nous

entretenons tous spontanément une croyance en un monde juste, dans lequel ce qui advient est toujours motivé. Le genre épideictique permet de figurer ce monde et correspond à une strate de la raison humaine probablement héritée d'un état ancien des sociétés où les décisions se prenaient par la tradition, « une tradition qui figurait un monde stable, beau et juste » (p. 99). Ainsi, dans le camp d'extermination, Judith se met à croire qu'elle est coupable, puisqu'elle est punie : « je n'ai pas bien fait quelque chose [...] j'avais une telle honte » (p. 223). La pratique de la rhétorique permet ensuite à Judith de suspendre son jugement (« est ce que nous [les Juifs] sommes coupables ? ») puis de retrouver son identité (« je ne suis pas coupable »), et enfin de juger : « c'est eux [les nazis] qui sont coupables » (p. 224). L'important ici est que Judith avait besoin, pour formuler un jugement, de mobiliser les strates les plus archaïques de sa raison (figuration, genre épideictique, etc.) tout en parvenant finalement à s'en extraire et à différencier les types de discours en jeu (fiction, critique, jugement, etc.). Son intelligence est corporelle : c'est au contact avec une machine, dans une usine, que Judith parvient à mettre de l'ordre dans ses idées et à découvrir ce qui s'est réellement passé.

Au contraire d'une large part de la rhétorique, le genre critique et le syllogisme ne sont guère naturels ; du moins, ce dernier n'a pas de « capacité "naturelle" à investir l'esprit des enfants dans les classes » (p. 205). L'enjeu est alors d'apprendre à différencier les types de discours, plutôt que d'en reléguer certains dans la sphère privée sous prétexte de « protéger le citoyen de la fréquentation des fables au motif qu'elles sont fausses » (p. 121). Avant d'être éventuellement « fausses », les fables sont nécessaires, psychologiquement et politiquement, pourvu qu'elles s'expriment dans le cadre qui est le leur, ce qui n'est pas toujours le cas. Par exemple, « les manuels d'histoire [sont] sommés d'accueillir en leur sein des identités blessées », ce qui revient à « remplacer la critique des idées par la consolation épideictique mais sans la nommer comme telle » (p. 200). Étant donné que la rhétorique est naturelle, la solution ne saurait consister à l'exclure du champ de l'éducation. Au contraire, il convient de l'enseigner afin de pouvoir l'appivoiser. La rhétorique comme discipline permet ainsi d'éclairer le problème de la confusion des genres entre épideictique et critique, qui s'exprime par exemple à travers le phénomène de concurrence des mémoires.

Si le genre critique ne doit pas être contaminé par l'épideictique, l'inverse est également vrai : vu la complexité du monde, la tentation de « corseter la décision dans un système dont la rationalité serait surtout formelle » peut conduire au cynisme, au pessimisme politique et à la procrastination. Le calcul minutieux des conséquences possibles de l'action a pour corollaire

l'application douteuse de principes très spécifiques à notre époque : le « principe de précaution », le « risque zéro »... (p. 163). Une fois de plus, l'éclairage naturaliste est utile, car il resitue l'action dans son environnement véritable. On sait que le cerveau humain ne calcule pas en délibérant avant l'action ; bien plutôt, il « *figure* l'action qui va se réaliser ». Or, « dans cette phase de simulation, la décision peut être qualifiée de rationnelle sans pour autant être le produit d'une inférence valide » (p. 155). On comprend alors l'importance de la rhétorique, qui consiste précisément à s'exercer à la figuration, fondant des décisions tout à fait rationnelles bien qu'elles se passent de délibération. Bref, le livre d'Emmanuelle Danblon est un éloge à la *raison pratique*.

Certains passages du livre semblent à première vue un peu naïfs, et l'auteur en a bien conscience, par exemple page 154 : « il va sans dire qu'une telle vision des choses exposée telle quelle ferait sourire le plus optimiste des Modernes ». Effectivement, la confiance de Danblon dans le modèle rhétorique est parfois troublante, d'autant plus qu'on peut être dubitatif, au début de la lecture, sur la possibilité de dépasser des oppositions gigantesques – entre théorie et pratique, nature et culture, efficacité et vérité, etc. Mais ce trouble ne saurait masquer un enthousiasme vivifiant qui s'exprime dans des formulations percutantes (ex. p. 36 : « Si le corps des hommes et leur esprit savent qu'ils ont un passé qui s'ancre dans la tradition orale, tout porte à croire que leur épistémologie l'a oublié »). Toutefois, il va de soi qu'un livre aussi ambitieux – et à contre-courant – ne saurait convaincre complètement. D'abord, sur la forme, le vocabulaire à connotation quasi-religieuse est parfois un peu gênant : « puissance créatrice », « vitalité à la source » (p. 62), « solution nichée au cœur de la raison pratique » (p. 185), « la rhétorique a perdu son âme » (p. 33) – même si le propos, en fait, n'est pas du tout religieux. Ensuite, la critique de la culture scientifique semble exagérée. Certes, une « science des choses humaines comme guide de l'action publique [...] a toujours la tentation de rendre nécessaire le contingent et en définitive de distordre la réalité » (p. 160), mais il faut bien admettre que la « souplesse du regard » ou « l'art de vivre spontané » restent encore assez vagues, ce qui semble d'ailleurs reconnu par l'auteur : « son secret [de la rhétorique] est simple mais indicible, comme souvent dans le domaine pratique » (p. 23). À cet égard, sans remettre en cause la thèse de l'auteur, on pourrait insister davantage sur de nombreux travaux en sciences humaines qui prennent au sérieux la liberté de l'individu et le caractère contingent de l'action. Il s'agit bien là d'un livre de philosophie qui, en dépit d'une approche interdisciplinaire, pourrait à certains endroits rester éloigné des préoccupations de *social scientists* attachés à la modélisation de l'action. Loin d'une telle posture un peu

« froide », le livre de Danblon est « chaud » : c'est notamment un éloge à l'optimisme, une critique du pessimisme moderne. En ce sens, le propos offre surtout une *perspective* de recherche – ce qui ne remet pas en cause sa rigueur et sa solidité. Enfin, le lecteur reste un peu sur sa faim car certaines propositions sont peu développées : par exemple, on aimerait en savoir plus sur cette institution d'utilité publique qui prendrait en charge le besoin de figuration qu'ont individus et « communautés (légitimement) éperdues de reconnaissance » (p. 200). Qui, en l'état actuel des choses, serait intéressé par un tel programme ? En ce sens, le livre semble un peu utopique. Mais c'est également ce qui fait sa force. Toutes les critiques que l'on peut lui adresser ne sont en fait que la contrepartie d'une ambition et d'une audace exaltantes, d'autant plus que l'auteur s'appuie sur des traditions de pensée très riches, que ce soit en philosophie ou en sciences cognitives. Le livre d'Emmanuelle Danblon offre des ressources précieuses pour penser la démocratie et l'éducation hors des sentiers battus.